

timable; mais le bonheur a miraculeusement adouci son caractère; et c'est avec une affectueuse condescendance qu'elle instruit sa mère de "ce qui se fait" dans les mariages "convenables"...

* * *

On a marié Ernestine! Les jeunes époux viennent de prendre l'express qui les emportera sous quelque ciel idyllique. Les chevaux enrubannés de blanc ramènent les parents à leur épicerie. M. Sorbier, très congestionné et un peu serré dans son faux col, murmure entre deux longs soupirs:

—Femme, nous avons fait aujourd'hui bien des envieux!

Enlaidie par l'ondulation factice de ses cheveux et par sa riche robe de satin aubergine, Mme Sorbier persiste dans son silence. Toute la journée, elle a dévoré ses larmes près de jaillir. Elle a souffert le martyre à la soirée de la veille où brillaient toutes les élégances de la ville, et où elle avait cruellement conscience de sa gaucherie; elle a souffert le matin, à la sacristie, quand les belles relations de M. Lefort vinrent la congratuler avec une si exquise urbanité et qu'elle resta interdite. Et, tout à l'heure, sur le quai de la gare, lorsque son gendre lui a tendu sa main gantée et que sa fille a présenté à ses lèvres un front distrait, quelle obscure et affreuse tristesse a étreint son humble cœur de mère! Elle a craint d'être ridicule en disant au jeune homme:

—Je vous donne mon cher trésor; aimez-le bien, gardez-le bien...

Elle a craint d'être ridicule et, comme toujours, elle s'est tue...

On a marié Ernestine, M. Sorbier ne porte plus le tablier de toile et, même les jours ordinaires, il ne sort plus qu'en chapeau melon: quand on a des enfants dans une haute situation, il ne faut pas leur faire honte, n'est-ce pas?

Dans la rue, M. Sorbier marche d'un pas lent et grave, le menton relevé, en une attitude un peu hautaine. Parfois, les passants le saluent d'un certain air..., et, quand il rentre chez lui, M. Sorbier confie à sa femme:

—Ma bonne, que d'envieux nous avons faits!...

Dans la maison, Mme Sorbier s'active de l'aube au soir, fourmi infatigable et silencieuse. Elle a renvoyé la femme de ménage qui venait faire les grosses besognes: le service est si simplifié quand il n'y a plus que deux personnes à la maison! On fait peu de cuisine, on n'allume plus qu'un feu et qu'une lampe... Certes, on ne se prive de rien, Dieu merci! mais, enfin, il faut songer aux dix mille francs qu'on a promis...

On a marié Ernestine, et on l'a glorieusement mariée! Mais que la maison est vide, hélas! Dans l'ombre de la cuisine où elle accomplit ses travaux journaliers, souvent Mme Sorbier pleure éperdument:

—Je n'ai plus d'enfant, je n'ai plus d'enfant!

La jeune Mme Lefort a bien peu de temps à sacrifier à sa mère; elle est très absorbée par ce qu'elle appelle ses "obligations mondaines"; elle fait et reçoit beaucoup de visites. Il arrive que plusieurs jours se passent sans que les Sorbier aperçoivent Ernestine. Mme Sorbier est allée deux fois chez sa fille pour l'aider dans son installation; maintenant elle languit dans la solitude, sans oser franchir les trois rues qui la séparent de l'enfant adorée. Elle craint d'importuner le jeune ménage; elle n'est pas encore familiarisée avec son gendre qui a des manières si élégantes, et puis elle redoute de rencontrer les nouvelles amies de sa fille.

Une après-midi de 31 décembre, pluvieux et neigeux, Mme Sorbier se sent sombrer dans une désolation sans fond. Il y a cinq longs jours qu'elle n'a vu Ernestine; elle est affreusement seule et abandonnée. Ecroulée sur la chaise de bois, entre l'horloger et l'évier, elle sanglote lamentablement en cachant son pauvre visage dans son tablier bleu. M. Sorbier l'a entendue et arrive, tout ému de pitié.

—Allons, allons, ma bonne femme, il faut te faire une raison et ne pas t'enfoncer ainsi dans tes idées noires, alors que nous avons tant de motifs d'être heureux et fiers. Essuie tes yeux, tu me fais de la peine... Et puis, tâchons de changer le